

4.-

Je marche.

Souvent seule.

Je ne rends compte de rien à personne.

Je vais où mes pas me conduisent.

Parfois jusqu'à la mer.

J'irai observer les galets qui « me parlent » que je fixerai quelques jours dans la galerie de photos sur mon Smartphone ; et je les partagerai sur Facebook ou sur Google.

Juste pour partager sans espoir de retour. Partager une émotion, une curiosité.

Un peu comme si je n'attendais plus rien de personne.

C'est un constat.

Depuis cinq ans je vis au gré des journées sans projets particuliers. Si j'en fais et qu'ils ne se réalisent pas je suis tellement déçue que je m'enferme dans ma carapace.

Alors je vais.

Je sais que je passe le reste de ma vie dans un avenir incertain.

Dans la vieille ville mes pensées me disent où je suis à un moment « t » mais je ne sais pas où je vais les emmener. Alors, oui, j'y vais.

Mon père disait souvent : « Vas-y ! N'hésite pas ! Va ton chemin ! »

Et il ajoutait pour lui : marche ou crève...

5.-

Là je me suis arrêtée net devant une vitrine pas comme les autres. Celle d'Emmaüs. Caverne d'Ali Baba où chaque objet a sa propre histoire. Chaque bibelot a été donné. Par qui ? Pour quoi ? S'en débarrasser ? Si je touche ce bougeoir je sais qu'il a servi. Chez qui ? Quand ? Dans quelles occasions ? Je le retrouve là, parmi d'autres objets qui semblent n'avoir, parfois, aucune utilité, mais qui accrochent un moment mon regard qui s'attarde ou s'échappe. Beaucoup de verres, souvent dépareillés, brillent de tous feux ; des jeux de miroirs anciens se rejettent, tels des clins d'œil, une image, parfois la vôtre qui surprend car inattendue. Un vieux poste de TSF grésille et clignote un œil vert, réglé sur une piste de Radio Jazz. C'est super bien. Je caresse le poste de radio. Je me souviens de celui qu'avaient mes parents. L'œil vert servait à régler au mieux les ondes de la « station » voulue. Toute petite, j'avais quoi, peut-être 4 ans, j'avais demandé à mon père comment les gens qui chantaient pouvaient entrer dans le fil électrique jusqu'au poste de TSF... j'étais fascinée... mon père essayait de trouver une réponse pas trop technique qui me permettrait de passer à une autre question aussi difficile.

Là, dans la boutique exigüe, je caresse mes souvenirs.

Le Compagnon d'Emmaüs, d'origine africaine très probablement, sourit. Il me connaît. Me laisse tout regarder tout en parlant. C'est que chaque bibelot me parle et semble vouloir me faire entrer dans son histoire.

Je complimente le Compagnon pour la qualité de la mise en scène de tous les objets hétéroclites. Il est content de mes commentaires. On parle souvent ensemble. Déraciné de son pays il est accueilli dans la Communauté à quelques kilomètres de Nice. Il me dit qu'il est satisfait de son travail, de l'ambiance, de l'accueil. Et je lui demande parfois le prix de tel ou tel bibelot.

Au fond du magasin un mannequin à la taille ultra mince porte une robe de dentelle, de couleurs pasteltes, un chapeau très classe et des tas de bracelets à chaque bras. Des chaussures d'une autre époque sont placées contre l'appui. Comme une demoiselle qui attend son amoureux. Tout en délicatesse. Une Cendrillon qui attendrait son Prince Charmant.

Des lustres, tous éclairés, accentuent une atmosphère vintage et font cligner de malice les miroirs accrochés.

J'adore.

Je reste encore. Je sais que je vais m'arrêter sur un objet qui m'emportera ailleurs.

Mais je ne sais pas encore lequel.

Des tableaux attendent posés au sol les uns derrière les autres retenant les regards, espérant qu'un coup de cœur puisse les accrocher sur le mur d'un salon d'une personne touchée par la peinture ou la sanguine.

De mes doigts curieux je fais glisser sur un support atypique des bracelets fantaisie ; certains égrènent des perles de nacre, d'autres de petites boules d'un fer usé, certains portent de minuscules personnages sortis d'un livre d'enfant, simples anneaux, ou semainier (7 anneaux), je les fais glisser entre mes doigts. Je pense à celle(s) qui les ont touchés avant moi, portés, offerts.

Je suis dans un refuge d'émotions que je maîtrise.

Un bracelet attire mon attention il est en cuir tressé et porte comme un coquillage avec un symbole que je n'identifie pas. Je photographie. Je fais un copier/coller sur Google et là, stupéfaite j'en trouve la signification : ni homme, ni femme. Alors quoi ? Trans... quelque chose.

Voilà les symboles ♀ Q que je connais.

Celui que j'ai sous les yeux est inversé. Bi genre ? Troisième sexe ? Voilà qui est étrange.

Je l'achète.

Le Compagnon Emmaüs ne connaît pas ce symbole mais approuve « notre » définition d'un « bi genre » d'un symbole qui viendrait peut-être de l'au-delà.

On discute tous les deux. Qui a pu avoir cette idée de graver sur un coquillage encornet un symbole aussi étrange ? Voilà bien des mystères pour un bracelet.

L'histoire me plaît. Je sais à qui l'offrir.

Je paie.

Je reste dans la boutique.

J'ai encore tant de choses à observer.

Des touristes entrent et commentent le magasin. Certains n'ont pas vu l'enseigne Emmaüs et pensent se trouver chez un antiquaire. Ils s'émerveillent et ne regardent pas les prix supposant qu'ils sont extravagants, « comme d'hab' » chez les antiquaires.

Je m'écarte contre le mannequin au fond de la boutique. Le Compagnon frotte un objet avec du Miror pour redonner un éclat à une statuette d'origine très certainement asiatique au vu de la position du corps et des mains. Est-elle en bronze ? En laiton ? En régule ?

Les miroirs de partout renvoient des images inversées des clients ; je me vois.

J'ai un recul instinctif.

Cette femme ? Est-ce moi ?

Je repère immédiatement les cernes et ce qui, hier, était des rides d'expression deviennent aujourd'hui l'expression de mon âge.

Mais j'assume l'image de celle que je deviens. D'ailleurs a-t-on le choix de faire différemment ? Oui ? Se suicider ? Briser les miroirs ?

Faire un grand détour pour les éviter ?

En sortant de la boutique un instant mon regard croise un masque à deux faces en terre cuite. Posé sur un tabouret. Derrière et par en dessous une lampe éclaire les orbites qui semblent me suivre. Je regarde en passant l'étiquette : Masque-Cimier...

Je sors.

6.-

Je marche dans cette rue étroite qui monte doucement vers la place. La vieille ville n'est faite que de « quartiers » qui jadis avaient leurs modes de fonctionnement propres à chacun, son église ou sa cathédrale, sa place pour le marché aux herbes, aux poissons.

La vieille ville de Nice vous enveloppe à chaque rue du poids d'un passé que suinte les immeubles aux couleurs chatoyantes. Je peux passer et repasser dans ses ruelles, m'arrêter sur les places, entrer dans ces églises baroques, laisser grouiller mon estomac des odeurs de cuisine locale, grimper les marches jusqu'au château et laisser perdre mes regards sur les toits de toute cette ville.

Je ne m'en lasse pas.

Ou bien je noie mon regard dans la baie des Anges et me laisse submerger par d'autres émotions ; un peu comme celles des peintres qui par touches de pinceaux visent votre âme en y laissant un peu de la leur sur une toile blanche.

Ici va naître un roman par petites touches sur un clavier qui ne demande qu'à faire vivre des personnages, ou les voir survivre peut-être ?